

**« TU NE SAIS PAS CE QUE C'EST L'INTERNAT ;  
ÇA T'AURAIT FAIT DU BIEN ! »**

C'est ce que je disais plus tard à ma fille, qui n'avait jamais connu l'internat ! J'ai connu l'internat depuis l'âge de 10 ans. J'étais éloigné de ma famille et ne pouvais rentrer chez moi que pour les grandes vacances ; c'est dur pour un enfant. J'ai noué de très bonnes relations avec mes copains ; certains sont devenus mes amis pour toujours. Mais j'ai connu une discipline de fer, formatrice bien sûr. Le directeur du collège et celui de l'Ecole Normale étaient très sévères : rien à voir avec la discipline des établissements scolaires d'aujourd'hui !

La vie à l'internat, c'est un emploi du temps réglé à la minute près. Toute ma vie ensuite, je regardais toujours la montre et j'appréciais les horaires respectés des trains de la SNCF ! Dans les derniers moments de ma vie, je réclamaient toujours le réveil à côté de moi.

La vie à l'internat, c'est le respect des autres : des professeurs, des surveillants, du personnel, des camarades et bien sûr du Directeur.

Il faut savoir faire son lit correctement, balayer, laver, ranger : les plus grands surveillent et font tout refaire, si le travail est mal fait.

La vie à l'internat, c'est manger ce qu'on vous donne, même si ce n'est pas bon. Voir un cafard dans le potage sans crier, mais enlever le cafard et avaler le reste ou même tout avaler, en même temps ! Manger à la bonne vitesse pour éviter que les copains ne prennent votre pain ou votre fruit ! On apprend peu à peu à être rusé et on se surprend à faire des farces aux autres.

La vie à l'internat, ce sont des heures à l'étude surveillée, où on travaillait sans relâche. Le temps a passé, des méthodes de travail et de la bibliothèque, dans laquelle et le goût de la lecture pour toute la vie. Ces livres nous apprenaient beaucoup surtout en histoire et littérature.

Lire pour nous était un véritable plaisir ; on aimait aussi les œuvres de Corneille, Racine, Molière, tous les poèmes nous enchantaient. Certains d'entre nous, doués écrivaient des vers. J'aimais particulièrement les œuvres de Victor Hugo, j'étudiais les Contemplations, les Misérables.

Pendant toute ma vie, j'ai su réciter, par cœur des vers, des tirades, des fables. Rousseau, Voltaire ne nous laissaient pas indifférents, on discutait entre nous de nos lectures. Travailler en bibliothèque était un véritable plaisir ; à l'école Normale, les connaissances littéraires étaient encyclopédiques grâce aux lectures. Dommage, il n'y avait pas encore le « jeu des champions », les Normaliens auraient remporté la finale ! Même les élèves scientifiques avaient acquis de solides connaissances littéraires et cela pour toute la vie. Je déplore que la lecture ne soit pas aimée de tous les enfants aujourd'hui : la télévision, les jeux vidéos ne remplaceront et n'égalent jamais la lecture.

La vie à l'internat, c'est quelquefois l'infirmerie parce qu'on est malade. Malheureux ceux qui voulaient aller à l'infirmerie pour échapper à une interrogation et faisaient semblant d'être malades ! Leur ruse était découverte, la sanction immédiate et ils ne recommençaient pas deux fois. L'infirmière et quelquefois le médecin venaient soigner les malades ; ils avaient droit à des tisanes, des bouillons de légumes, parfois à des révulsifs, des cataplasmes et même parfois à des verres très chauds, qu'on appliquait comme des ventouses (intérieur des verres contre le dos) sur les épaules ; quelle horreur, mais c'était pour stopper la toux. On avalait des sirops très amers et on restait couché, au chaud, tant que la fièvre était élevée. Mais ça ne durait pas longtemps, on préférait retrouver une vie normale et les copains.

La vie à l'internat, c'est aussi l'attente des lettres et des colis ; moi, je ne recevais jamais rien. Mais certains empilaient des pots de confiture et des gâteaux dans leurs placards ; très vite, ils étaient repérés et le dimanche, les internes, qui ne sortaient jamais, forçaient les placards et se servaient ! À quoi menaient la gourmandise et surtout le sentiment d'injustice ? Pourquoi les plus favorisés, qui rentraient tous les dimanches chez eux ne savaient-ils pas partager ?

La vie à l'internat, c'est souvent le chahut dans le dortoir. Bien sûr, les batailles de polochons et les lits en portefeuille étaient des classiques ! Quand le surveillant, maître d'internat, avait fini l'inspection du dortoir et éteint les lumières, il se retirait dans une petite chambre, au bout du dortoir pour y dormir. Mais cinq minutes après, tous les élèves se mettaient à ronfler, très fort et tous ensemble, jusqu'à ce que le surveillant sorte de sa chambre, furieux, allume le dortoir et vienne vers nous, lançant un regard circulaire pour surprendre le responsable ; mais nous étions tous responsables, tous ensemble pour le faire enrager ! Quand il regardait à droite, ceux de gauche disaient, dans leur ronflement :

**-« Ça pue !ça puuuuuuuuuuuuuue »**

Et quand, alors, il se retournait vivement vers la gauche, les autres, à leur tour, recommençaient :

« -Cà pue !çà puuuuuuuuuuuue. »

D'où venait ce chahut ? Il ne voyait rien ! Tout le monde semblait dormir. Il vociférait de colère, ce qui nous réjouissait évidemment, et nous continuions cette blague, jusqu'à ce qu'il parte, exaspéré, en criant :

« -Petits chenapans, je vous aurai ! »

Et on s'endormait aussitôt. On n'aurait jamais fait ce chahut, s'il avait dialogué avec nous, comme le faisaient d'autres surveillants ; mais celui-là se croyait bien supérieur à nous et se montrait très hautain. Les jeunes le sentent et il fallait que ça éclate ! Il n'y avait rien de méchant de notre part, on ne supportait pas sa fierté ; peut-être masquait-elle, chez lui, la peur des élèves qu'il devait surveiller ? En tout cas nous avons appris, pour plus tard, qu'il faut être juste avec les jeunes, les comprendre et dialoguer avec eux.

La vie à l'internat, ce sont aussi les dimanches, où ceux, qui ne peuvent jamais sortir, essaient de faire des farces à ceux qui rentrent chez eux tous les dimanches. A Bouzaréa, il y avait un copain tellement maniaque et égoïste, qu'il restait tout seul ; il ne voulait jamais rien prêter et fermait son casier et son placard à clé !

Un dimanche, avec mon copain I, nous avons décidé de lui faire une blague. Il était le seul à fermer à clé son casier dans la salle d'études ; autrefois les tables d'écolier avaient en effet une case où on pouvait laisser livres et cahiers, mais il y avait aussi, sur le dessus, un encrier en porcelaine, qu'on remplissait d'encre bleue le matin. Mon copain et moi avons acheté des cacahouètes et avons ramassé quelques oranges dans le jardin. Nous avons enlevé l'encrier et, par le trou ainsi créé, nous avons rempli tout le casier avec les épiluchures d'oranges et les enveloppes des cacahouètes, tout cela étant bien tassé bien sûr !

Le soir, à l'étude, il arrivait de chez lui et s'est précipité pour ouvrir son casier. Tout est tombé par terre, dans un fracas indescriptible ! Personne ne bronchait, tous les camarades savaient de qui venait la farce, mais personne n'a rien dit, solidarité oblige ! La victime rouspétait, le surveillant criait :

« -Cela vous apprendra à fermer votre casier et à toujours cacher vos affaires. »

Toute la semaine, notre victime a été désagréable avec tout le monde, personne ne l'aimait, car il se comportait comme un petit bourgeois !

Le dimanche suivant, ce fut pire! Il avait l'habitude de trouver son lit en portefeuille, blague fréquente de potache ; mais, cette fois, d'autres copains ont placé le balai des cabinets dans son lit. Horreur ! Quand il s'est couché, il a crié, il était furieux et il avait raison. Est-ce pour cela qu'il n'a plus fermé son casier ni son placard après cet incident ? Le dimanche soir, il nous apportait des gâteaux et des confitures « maison ». Il s'est intégré au groupe parfaitement et est devenu un bon copain. L'internat est une école de la vie, c'est une des meilleures : Il apprend à vivre en collectivité ; il en reste de très bons souvenirs et des amis sûrs pour la vie.

La vie à l'internat, c'est aussi parfois la faim, quand le dîner a été frugal, trop pour des adolescents. Un soir, après l'étude, nous allions monter au réfectoire, quand une bonne odeur de cuisine nous chatouilla les narines. Mon copain I et moi, nous nous sommes échappés du groupe et sommes descendus dans les cuisines. Installé à table, le gros cuisinier dégustait du rôti et derrière lui, sur une table, il y avait des gâteaux, que nous aurions dû avoir au dessert

Pris de rage et de révolte, nous décidâmes de récupérer notre bien ! Armés de ruse et sans faire de bruit, nous avons pris les gâteaux et avons rempli les poches de nos blouses grises. On se sauvait, quand le cuisinier s'est retourné et a crié :

« -Espèces de chenapans, de petits voleurs, vous allez voir, je vais aller chercher le directeur ! »

Mais lestes comme des gazelles, nous avons déjà regagné le dortoir et nos lits, planquant les gâteaux sous les draps !

Le directeur alerté par les cris du cuisinier, montait vers le dortoir, le surveillant n'avait rien entendu ni rien vu, puisque tout était éteint. Personne ne bougeait, tous dormaient ou faisaient semblant ! Pour nous, une injustice allait-elle être commise ? C'était le cuisinier, qui ne nous avait pas donné les gâteaux, le fautif et pas nous ! Pour les camarades qui ignoraient les détails de l'affaire, des copains étaient « menacés », il fallait serrer les coudes !

Le Directeur fit un tour d'horizon rapide, puis s'exclama :

« -Eh bien, vous avez eu des visions ! D'abord pourquoi y avait-il des gâteaux à la cuisine, c'était leur dessert du soir, pourquoi ces gâteaux n'ont-ils pas été distribués ? C'est vous qui êtes en faute, vous vous êtes trahi. Rendez-vous demain matin dans mon bureau. »

Après quelques minutes de calme retrouvé, on a partagé les gâteaux avec les copains, qui n'en revenaient pas ! Toujours la solidarité !

La vie à l'internat, c'est aussi les jeux en plein air, surtout le dimanche pour ceux, qui ne peuvent pas rentrer chez eux. Des matchs de volley, bien que le filet soit déchiré, des matchs de football sans terrain entretenu ni poteaux ! Mais déjà les supporters étaient là, les équipes formées ! On jouait aussi au tennis, mais sans filet ni marquage du terrain, les balles en caoutchouc n'étaient pas homologuées et pire on n'avait pas de raquettes, mais des omoplastes de cochon, qu'on récupérait à la cuisine et lavait soigneusement. Malgré cela, on ne ratait pas les balles, ni les coups droits, ni les revers, ni les services ! Plus tard, quand je voyais ma fille perdre en envoyant la balle dans le filet, je lui disais : « ! Nos raquettes artisanales étaient meilleures et nous de vrais champions! »

Parfois on prenait de vieux vélos rouillés, pour faire des courses sur piste dans l'école ; alors là, j'étais le champion. En plus, certains tombaient, d'autres crevaient :

« -Tu viens réparer ma roue ? Viens vite, j'ai encore crevé ! »

Mes randonnées à bicyclette avec mon frère Joseph me servaient beaucoup ! J'étais un maître incontesté dans ce domaine.

L'internat, pour les dernières années, c'est la possibilité de sortir le dimanche après-midi, mais avec peu d'argent ; on ne pouvait pas faire des achats ou des sorties intéressantes ! On descendait à pied de Bouzaréa, pour économiser le tramway et on se promenait sur la place du gouvernement ou au marché de la Lyre, parfois on longeait le boulevard Front de Mer où on découvrait la Baie d'Alger et le port avec ses multiples activités commerciales.

Ces grands navires nous fascinaient et dire que c'est sur l'un d'eux qu'il nous faudrait embarquer pour aller passer le concours du Professorat à Paris. Mon ami I. me faisait remarquer que ça bougeait beaucoup sur le pont !

En regagnant la place du Gouvernement et les nombreux vendeurs ambulants, une odeur de fritures et de beignets nous chatouilla les narines : des sardines frites et ruisselant d'huile, des brochettes de mouton bien grasses, des beignets de toutes sortes. On avait faim :

-« C'est combien la brochette ? » demande mon copain, en comptant les pièces de monnaie, qu'il avait dans sa poche.

-« Et le cornet de frites, c'est combien ? » Ajoutais-je !

-« Avec la brochette, c'est gratuit mon fils »

-« Alors, donnez deux cornets de frites, c'est tout. »

On s'est fait insulter et on a dû vite déguerpir, mais on avait tellement ri!

L'internat, c'est aussi les blagues de potache faites par téléphone ! Par exemple, un jour mon copain et moi décidons d'utiliser les quelques sous que nous avons pour faire une blague à l'épicier ; on le connaissait, il tenait une petite boutique, où on trouvait de tout et à n'importe quelle heure. Dès qu'on entrait dans cette épicerie, on respirait un mélange d'odeurs : les épices, les beignets, la tagine au détail, le couscous maison. On comptait nos sous, pour savoir ce qu'on pourrait acheter ; souvent il nous faisait crédit ou nous donnait quelque chose en plus, des bonbons colorés au détail ou un cornet de frites. Pourtant, c'est lui que nous allions embêter !

« -Allo, Ahmed, c'est pour une commande à livrer le plus tôt possible. »

« -Oui, les enfants, attends, j'ai pris le crayon, j'écoute. »

On l'imaginait, le crayon coincé au dessus de l'oreille, sous la chéchia :

« -Vas-y, j'ai noté. »

Et on lui dictait trois pages :

« -5 kg de pommes de terre, 4 kg de carottes, 3 kg de raisin, 6 kg de pâtes, 3 paquets de riz, 4 kg de semoule, 6 paquets de farine, 4 kg de sucre, 6 litres d'huile d'olive, 500g d'olives noires, 300g d'anchois, 500g de sardines en conserve, 6 kg de tomates, 4 kg de poivrons rouges, 2 kg de poivrons verts, 3 kg d'oignons, 2kg de petits pois, 2 sachets de Harissa, un sachet de cumin, 1kg de dattes Déglet noir , 500g de figues sèches, 2 douzaines d'œufs, 6 gros pains.

On l'entendait murmurer :

« -Oui, bon, attendez, j'ai tourné la page. »

On l'entendait mouiller son index de salive, pour tourner la page. Et on continuait sans pitié, tandis que, lui, croyait faire une grosse affaire. La liste s'allongeait :

« -6 kg d'oranges Thomson, 6 kg de mandarines, un sac d'amandes et tout cela à livrer chez madame M. 23 rue Clauzel au 6<sup>ème</sup> étage sans ascenseur ».

« -Attendez, je relis tout « ... Il relisait la longue liste ; cela prit un bon moment. Il ajouta alors :

« -Et avec ça ? »

« -un sac de merde. »

Je m'en souviens encore ; il était fou de rage et de colère, nous injuria de longues minutes en arabe, puis raccrocha. La blague était trop dure ; on n'osait plus aller chez lui.

On a beaucoup regretté de lui avoir fait du mal, mais les internes se sentent tellement seuls le dimanche qu'ils ne mesurent pas les conséquences de leurs blagues. Cette fois, on avait franchi les limites de l'acceptable.

Quinze jours après, notre épicier se promenait, avec son fils, sur la place du gouvernement et nous, élèves de 3<sup>ème</sup> année, avions eu une permission de sortir après déjeuner ; nous étions en train d'acheter des beignets dégoulinants d'huile chez un marchand ambulant. Nos regards se croisèrent, sa revanche allait-elle tomber sur nous ? Mais non, au contraire, il vint nous embrasser :

« -Mes amis, vous m'avez fait une mauvaise farce, mais j'ai pardonné, c'est dur d'être loin de sa famille ; venez donc chez moi, je vais vous faire de meilleurs beignets. »

Et on devint de bons et fidèles amis. L'internat est une bonne école de la vie, on fait des erreurs, grâce auxquelles on apprend beaucoup. Nous avons compris qu'il y a des limites à ne pas franchir.

Parfois mais trop rarement pour moi, mon frère Vincent, célibataire, prenait le train Palestro-Alger pour faire quelques courses à Alger et surtout pour me voir. Je m'en souviens encore, il montait à Bouzaréa avec le tramway ; quel bonheur de le retrouver, c'était fête pour moi. Nous redescendions ensemble à Alger, déjeunions sur la place du gouvernement : du poisson ou des brochettes ; le dessert choisi, c'était toujours des pâtisseries orientales gorgées de miel ; j'en ai encore l'eau à la bouche !

On marchait dans les ruelles du côté du marché de la Lyre ou de la Casbah : ruelles étroites, tortueuses, raides où les escaliers alternaient avec des raidillons. Les maisons, qui les bordaient, étaient petites avec des portes ouvragées et multicolores, elles donnaient accès à une cour où se réunissaient les femmes. Une foule très jeune et colorée montait et descendait ces ruelles avec agilité, les enfants très bruyants et joueurs regardaient les badauds avec malice. Dans les marchés, on vendait de tout : un grand bazar en plein air ; légumes et fruits étaient d'une fraîcheur incomparable, les volailles se vendaient prêtes à cuire ou le plus souvent à plumer ou même vivantes, les épices embaumaient l'air. La quincaillerie et les vêtements ne manquaient pas. La foule, le bruit, l'agitation autour de nous et toutes ces odeurs m'enivraient ! Aux cris des enfants se mêlaient les discussions entre acheteurs et vendeurs, les youyous des femmes dans les

cours, l'appel du muezzin à la prière. Nous étions dans un « bain » de couleurs, de sons et d'odeurs.

Cela se terminait par la dégustation de beignets bien gras et de makrouts ; de là vient peut-être mon envie de beignets !

En plus mon frère me faisait des recommandations :

« -Tu vois, André, quand tu auras une rédaction à faire, il faut penser à ce que tu vois, à ce que tu entends et à ce que tu sens. »

Et en partant, il me donnait une rédaction à faire et à lui envoyer par courrier : il fallait que je raconte ma journée passée avec lui !

Quelquefois aussi, mon frère Vincent m'emmenait à l'Opéra d'Alger : le théâtre était imposant, la salle magnifique, que de lustres ! Je fus ébloui par tant de luxe. Je fus vite conquis par la musique d'opéra, les voix des solistes, les chœurs, les ballets.

Je me souviens avoir entendu les vocalises de Lakmé, les Pêcheurs de Perles, Madame Butterfly. Mon frère, aussi, aimait beaucoup l'opéra et nous avons découvert cela ensemble. Il avait une grande affection pour moi et c'était réciproque. Après son départ, j'avais une rédaction à lui faire ! Mais il méritait cela et il pensait que je progresserai, ainsi, en français ! Je racontais tout ce que j'avais vu à mes copains le soir.

Quand l'Ecole Normale donnait son concert de fin d'année à l'Opéra, Vincent venait toujours. Quand nous avons chanté le chœur de la 9<sup>ème</sup> symphonie de Beethoven, Vincent était dans les premiers rangs ; il découvrait cette musique, il était très ému et des larmes coulaient sur ses joues. J'ai toujours aimé la musique de Beethoven, surtout la 9<sup>ème</sup> symphonie, j'ai même pensé que je la connaissais avant de l'avoir entendue ! L'avais-je composée dans une existence antérieure ? Pardon au grand Beethoven !